

Nous quittons le camp et nous suivons une piste de traîneau esquimaux. Chose curieuse, sur cette piste, assez régulière pourtant, nous ne trouvons ni eau ni crevasses. C'est que les Esquimaux savent éviter les mauvais passages sans perdre de temps.

Plus loin, nous rencontrons trois chasseurs de phoques. Ils viennent du poste et leurs habits sont très propres. Je m'adresse à l'un d'eux pour acheter une paire de bottes de phoque, car j'avais les pieds à la glace. Il n'en avait pas de rechange ; mais, sans hésiter, il ôte ses propres bottes et me les donne, se contentant de chaussettes courtes, ne lui couvrant que le pied, mais qui sont imperméables comme les souliers et les bottes. Il offre même de faire le feu ; mais, comme nous manquions de vivres, je me contente de chauffer mes nouvelles bottes et l'on part. Nous suivons la piste des Esquimaux jusque fort avant dans la nuit et atteignons enfin la terre.

\* \* \*

Depuis mon arrivée à Churchill, c'est-à-dire depuis deux mois et demi, je vois tous les jours travailler sans relâche ces braves Esquimaux. En juillet, à cause des tempêtes, les rêts donnaient peu. Les Montagnais se contentaient d'attendre assis sur la pointe de quelque rocher avancé de la côte que les canards vinssent se planter au bout de leurs fusils. Chasse de grande patience et de plus grand insuccès encore. Chez eux, la famine, cela va de soi, se faisait cruellement sentir. L'esquimaux, lui, ne manquait pas de vivres. Je fis plusieurs visites à leur camp, mais je n'y rencontrais jamais aucun homme durant le jour ; ils étaient au travail.